



Universiteit
Leiden
The Netherlands

L'épopée Vernon Subutex
Houppermans, J.M.M.

Citation

Houppermans, J. M. M. (2019). L'épopée Vernon Subutex. *Relief: Revue Electronique De Litterature Francaise*, 13(1), 67-80. doi:10.18352/relief.1034

Version: Publisher's Version

License: [Creative Commons CC BY 4.0 license](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3200457>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Sjef Houppermans

L'ÉPOPÉE VERNON SUBUTEX

RELIEF – *Revue électronique de littérature française* 13 (1), 2019, p. 67-80

DOI: doi.org/10.18352/relief.1034

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

Les trois tomes de l'épopée de *Vernon Subutex* constituent un vaste panorama de la société française d'aujourd'hui. A travers les péripéties vécues par des personnages marginaux, des cas pathologiques et des représentants du show-biz, tous associés diversement au héros éponyme, les souffrances et les moments de bonheur se succèdent dans une prose haut en couleur et qui chante ses nostalgies et ses rêves.

Selon Pierre Bergounioux, Faulkner

a levé l'hypothèque dont la grande narration était grevée depuis sa lointaine origine [...] et qui consiste à donner pour la réalité l'idée qu'on se fait, de loin, plus tard, d'événements auxquels on est étranger. Il a rendu la parole à ceux qui s'y trouvaient *impliqués* corps et âme, dans l'instant – aux acteurs. C'est une révolution dont les conséquences sont prodigieuses, non pas seulement dans la forme mais dans le fond. (Bergounioux 2017, quatrième de couverture)

Cette implication semble prendre la relève des différentes formes d'engagement dont la littérature a pu faire son fer de lance dans le passé. En France, la leçon de Faulkner a surtout enthousiasmé Claude Simon. L'expérience de la guerre, chez cet auteur notamment, se décline, se fragmente et se dissémine aussi bien dans les personnages et l'espace que dans la mise en forme textuelle.¹ C'est dans cette perspective que la subjectivité affective se propage à travers une trans-individualité généralisée, figurant une sorte d'errance anonyme : la route des Flandres se foule d'abord avec ceux qui souffrent la même souffrance.

L'œuvre de Virginie Despentes est certes d'une autre envergure et manifeste certainement une toute autre ambition, mais elle permet sans doute de détecter des variantes spécifiques d'implication. C'est plus précisément la saga *Vernon Subutex*, dont le succès commercial ne tient pas seulement à sa grande lisibilité, qui nous intéressera ici.² *Vernon Subutex*, en tant que vaste entreprise d'écriture contemporaine, est une sorte d'épopée de purification.

Symptomatiquement, l'auteure ne cesse de saisir et d'appréhender de minuscules particules qui traînent sur la table pendant tel ou tel entretien sur son écriture.³ L'histoire de Vernon Subutex, ancien disquaire qui passe par tous les stades d'une existence de SDF, se conclut sur son détachement sublimé et son statut posthume de gourou. La composition des trois tomes fait alterner les aventures picaresques de Vernon avec des récits imbriqués concernant un ensemble de personnages plus ou moins liés à son histoire. Ces récits prennent d'ailleurs plus ou moins d'ampleur suivant les problématiques traitées. Une brève coupe transversale de la matière narrative suffirait à révéler les mouvements cycliques et obliques qui animent un univers où les figures d'implication se croisent et se chevauchent.

Traversée

Le premier volume s'ouvre sur l'expulsion du héros, avec des analepses racontant les causes de la débâcle, largement liée à la métamorphose de l'industrie de la musique. Vernon passe d'abord une nuit chez Émilie où il dépose les enregistrements des aveux du chanteur Alex Bleach, qui joueront un rôle important par la suite. Une seconde section du même volume nous présente Xavier, scénariste sans succès qui vit aux frais de sa femme fortunée tout en critiquant inlassablement le contexte social. Une fois débarqué chez Xavier, Vernon prend soin de leur chien – Colette – pendant l'absence de la famille. La troisième section se concentre sur le riche producteur Laurent Dopalet et semble délaisser tout à fait Vernon. L'enchaînement de ces diverses parties est à la fois subtil et retardé : l'histoire autour de Dopalet figure d'intrigue centrale. Celui-ci a entendu parler des bandes de Bleach et craint (à raison) d'y figurer en mauvaise posture. Il embauche la Hyène, la femme détective que le fidèle de Despentès a déjà rencontrée dans *Apocalypse Bébé*, afin de saisir ces enregistrements compromettants. Celle-ci enquête et finit par récupérer le butin mais décide de n'en rien dire à Dopalet afin de profiter le plus possible de la situation. Survient un nouveau séjour de Vernon chez une amie très (trop) accueillante, Sylvie, elle-même ancienne maîtresse de Bleach. Vernon s'enfuit en emportant entre autres des Pléiades. Après l'arrivée de quelques autres personnages du milieu, la hardeuse Paméla et son ami transgenre Daniel, ainsi que Lydia qui veut écrire la biographie de Bleach, Vernon reste quelques jours chez cette dernière jusqu'à ce que Sylvie vienne se venger. Grâce à un séjour avec Gaëlle chez Kiko, riche trader extravagant, le vagabond s'installe chez Patrice, ce qui nous vaut surtout un long récit au sujet de ce dernier. C'est par l'intermédiaire de la mère de Xavier, Sophie, que nous retrouvons enfin Vernon SDF. Celle-ci lance son fils après lui. Vernon devient

le protégé de la grosse Olga que viennent corriger des individus de l'extrême droite. Xavier s'interpose et est sérieusement blessé. Il tombe dans le coma et ne se rétablira que lentement. Vernon, quant à lui, échoue sur un banc près des Buttes-Chaumont et se perd dans une sorte de fièvre délirante. Il faut noter qu'à côté du jeu des flash-backs, plusieurs ellipses trouent le déroulé narratif, par exemple entre les séjours chez Kiko et chez Patrice. Le rattrapage ultérieur de ces éléments constitue une technique narrative efficace, ainsi qu'un moyen d'accentuer la cohésion et la cohérence du récit.

Le tome 2 déploie les mêmes thématiques avec une alternance des personnages et des lieux. Les lignes narratives principales concernent les errances de Vernon, plus ou moins remis en bonne forme par le sympathique semi-clochard Charles.⁴ Il rôde entre la Butte Bergeyre et les Buttes-Chaumont pour donner des séances de DJ fort appréciées au Rosa Bonheur où se rassemblent la plupart de ses connaissances. Une deuxième trajectoire concerne Dopalet : Bleach indique sur l'une des bandes que la mort de Vodka Satana serait causée par Dopalet. Or, cette Satana est la mère d'Aïcha, dont le père Sélim, enseignant, s'est occupé après son départ. Aïcha s'est convertie à l'islam et en observe scrupuleusement les règles.⁵ Ayant découvert le passé de sa mère, elle jure de la venger et s'associe à cette fin à la tatoueuse Céleste. Toutes deux harcèlent d'abord le fils de Dopalet, Antoine, puis s'en prennent au père, en couvrant son appartement de tags injurieux et en le soumettant finalement à un tatouage composé d'inscriptions du même genre. Dans un dernier mouvement et grâce aux fameuses bandes, on apprend enfin quel était le caractère d'Alex Bleach, et par là comment peut se comprendre la vie d'une idole, et sa mort.

Le tome 3 se veut une sorte de conclusion synthétique. Se déroule d'abord une histoire fort romanesque : Dopalet et complices s'acharnent à retrouver les deux jeunes femmes et finissent par faire enlever, emprisonner et violer Céleste. Sa libération respire le Manchette tout craché, auteur que Despentès admire par ailleurs. Aïcha échappe à la vengeance dopaletienne grâce à son séjour comme au-pair en Allemagne. L'affaire amoureuse qu'elle entreprend avec le maître de maison devient une histoire à l'eau de rose, un tantinet amère toutefois. Autre donnée de haute fiction : Charles a gagné un million à la loterie ; à sa mort tout un imbroglio se forme autour de l'héritage. Vernon participe activement aux camps et entame une tournée individuelle quand l'ambiance se gâte pour cause de soupçons au sujet du fameux héritage. Pourtant les choses s'arrangent et le groupe reprend ses séances communes de danse et de musique. C'est alors qu'une fin inattendue surprend le lecteur. Après avoir fait la connaissance de Solange, jeune femme délaissée aux idées

radicalisées, on assiste à un terrible attentat perpétré par elle-même et tout le groupe périt excepté Vernon. Celui-ci continue à vivre comme un fantôme jusqu'à l'âge de 72 ans. Le roman se termine à la manière houellebecquienne, selon une science-fiction stimulée par de bonnes doses de Subutex.

Problématique sociale

Comme on vient de le voir, l'auteure décrit le monde contemporain en choisissant un nombre considérable de personnages de différentes classes sociales, unis principalement par leur intérêt pour la culture populaire, surtout musicale. Dans *Vernon Subutex*, une sorte de simultanésisme se combine avec toutes sortes d'entremêlements variés. Balzac a certainement inspiré ce genre de nouvelle comédie humaine. Pourtant, si des évaluations auctoriales (plutôt implicites) ne sont pas absentes, le plus souvent c'est en suivant de très près les points de vue des différents personnages que se manifeste pleinement leur diversité. C'est le miroir stendhalien qui sert alors d'exemple. Dans toute cette mise en scène transparait néanmoins l'implication de la narratrice, notamment par la sélection des éléments et l'accentuation des données. Les questions de politique, de mœurs, d'idéologie, de relations familiales (surtout des fils avec leur père ou leur mère), de vie de couple et en groupe, mais aussi toute une panoplie de références musicales, à des cultures marginales, et à des expériences dans le domaine de l'alcool et des drogues, prennent place et s'emmêlent. L'intensité des affects engagés est variable selon les circonstances ; pourtant, quels que soient les contextes, une certaine nostalgie se fait entendre – je pense au genre de nostalgie qui se repère dans le film *Après mai* d'Olivier Assayas. L'évanouissement des ferveurs, l'évanescence de la passion, la perte de l'énergie, une sorte d'*aphanisis* couvrent le paysage d'une brume tissée de regrets et d'oubli. La figure centrale qui revient avec la plus grande régularité est Vernon Subutex ; son réveil lance le récit et, devenu une espèce de zombie, c'est sa mort qui clôt le cycle (exception faite d'un bref épilogue en forme de prolepse). Étudions de plus près les coordonnées de quelques personnages typiques.⁶

Patrice

Patrice a participé au groupe rock de Bleach mais il a abandonné cette vie de tournées pour s'établir en banlieue avec sa compagne Céline et leurs enfants. Patrice est « tatoué et bourru » ; il accueille Vernon et leur cohabitation à grands coups de gueuletons et de rasades corsées se passe plutôt bien. Ce qui ouvre la voie à une certaine confession de la part de Patrice, qui avoue ses moments de violence « irrépessible ». Céline en a pâti à longueur d'années avant de partir. Le traitement de ce cas spécifique est fort détaillé et le style

indirect libre lui donne une tonalité positionnée entre subjectivité et généralisation.⁷ Patrice situe lui-même sa violence dans un contexte plus large, par exemple en parlant de réactions « naturelles » quand il s'agit de protéger les enfants ou de châtier quiconque les agresse. Sa conception de la société n'est pas sans lien avec son comportement ; aussi, quand il ouvre le journal ou son ordinateur :

ça lui rentre dans le cerveau, en tentacules empoisonnés et ça ne génère aucune analyse, juste de la fureur. Une envie d'en découdre en bloc, une nausée morbide. [...] Il a l'impression, chaque matin, de s'asseoir et regarder le monde pourrir. Et des élites dirigeantes, nul ne semble prendre conscience de ce qu'il y a urgence de faire machine arrière. Au contraire, on dirait que tout ce qui les préoccupe, c'est foncer vers le pire, le plus rapidement possible. (I, 291)

Pour bien exposer la totalité de la problématique de Patrice, son passé est amplement décrit :

Patrice a toujours levé la main sur ses copines. Toutes. Il peut tirer une meuf un soir sans lui mettre une mandale, mais dès que ça devient une histoire, il y a la première claqué. À force, c'est lui qu'elle marque le plus, la première. La meuf en face ne sait pas encore que c'est enclenché. Même quand elles ont eu dix histoires où dix fois elles se sont fait tabasser, les filles refusent de reconnaître qu'elles savent comment ça marche. (I, 303)

La dernière phrase reflète toujours la vision de Patrice, mais elle exprime aussi une opinion plus générale, cliché ou lieu commun, qui stimule une analyse plus poussée et témoigne d'une implication particulière de l'écrivaine. Sans pour autant s'arrêter aux périples mouvementés de la vie de Virginie Despen-tes, on s'aperçoit que les questions de viol et de violence sont souvent les moteurs de son écriture, et que ce roman-fleuve permet d'en inventorier plusieurs occurrences, l'intention étant de dénoncer la violence à tous les niveaux de la société, ainsi que son enracinement idéologique et inconscient dans l'univers contemporain. Les cas de violence à l'égard de Céleste, de Xavier, de Loïc, de Dopalet aussi, fournissent autant d'exemples. Pour Patrice, cela se précise encore ainsi :

C'est un serpent dans la poitrine, c'est quelque chose qu'on a dans le sang. [...] Ce qu'on veut sur le coup c'est le rush de puissance. Lire le respect dans les yeux de l'autre. La crainte. Tant que la fille n'est pas suffisamment terrorisée le mec cogne. Il faut qu'elle montre qu'elle s'abandonne entièrement pour que la violence retombe. (I, 307)

La généralisation est clairement visée ici. C'est dans le cadre d'un groupe de parole que Patrice arrive à témoigner. Mais celui-ci prend vite ses distances : « C'est des conneries, ces groupes de parole. Ça n'allait jamais au cœur du problème : sans la colère, qu'est-ce qu'il devenait ? » (I, 311).

Une évolution intéressante du personnage a cependant lieu dans la suite du récit quand celui-ci se met en ménage avec Pénélope qui est la veuve de Loïc, le coursier bagarreur que ses anciens copains frappent à mort. Ensemble ils assistent aux réunions avec Vernon. Comme si les expériences réciproques s'abolissaient. L'implication devient ici interrogatoire. Le statut des relations devenu ambigu pousse le lecteur à se poser des questions.

Aïcha

Si le cas de Patrice permet de parler en long et en large de la violence – le récit prend tant de pages qu'il ressemble à une fiction indépendante et que la présence de Vernon devient assez artificielle – l'histoire d'Aïcha ouvre une fenêtre sur la problématique des jeunes gens radicalisés. Ici encore, la présentation est nuancée et initie différentes questions. Le père, Sélim, qui s'est consacré à l'éducation de sa fille après le départ de la mère, est un universitaire non pratiquant fier des principes de laïcité (sa présence permet aussi de jeter un regard sur *l'alma mater*). La mère Faïza, exubérante et sensuelle, se morfond dans la vie conjugale et commence une carrière de modèle bientôt métamorphosée en hardeuse, alors que la drogue domine peu à peu son existence. Une mort suspecte par overdose achève tragiquement les activités de celle qui s'est choisie pour nom de guerre Vodka Satana. Jusqu'à l'adolescence, le père a caché cette terrible vérité à la jeune fille, profondément choquée quand elle découvre le pot-aux-roses. Ainsi, sa conversion à un islam orthodoxe exprime de sa part tout un ensemble de revendications : désir de cette purification dont nous avons signalé le rôle essentiel ; volonté de s'opposer au père déficient ; création d'une position individuelle, d'une authenticité personnelle ; sans doute encore un certain goût pour la théâtralisation. La Hyène est embauchée par le père pour jouer le rôle d'une sorte de duègne. Ceci n'empêche pas qu'Aïcha prépare et exécute ses projets de vengeance au sujet du coupable présumé, Laurent Dopalet, ici lisible comme une sorte de Harvey Weinstein.

Quand elle se réfugie à Francfort pour échapper aux sinistres desseins de Dopalet, Despentes confronte la jeune fille à la séduction sexuelle d'un homme, père de famille, qui tout en prétendant être un fidèle musulman, s'accorde toutes sortes de libertés. La fort longue description de ces aventures amoureuses fait concurrence à la série Harlequin, mais souligne également le degré élevé de banalité et d'hypocrisie de certaines pratiques (plus particu-

lièrement de la part du mari dans le cas présent). Après avoir longuement suivi la perspective d'Aïcha, nous lisons : « Mais le désir de l'homme se conjugue à l'impératif. Constatant qu'elle restait sous son toit, il s'était légitimement persuadé qu'elle le tentait » (III, 270), phrase où énoncé factuel et énoncé critique se conjuguent. Voilà la suite nécessaire des événements pour cette mise en scène :

Il avait posé ses mains sur ses hanches, elle avait senti ses cils effleurer sa peau. Sa conscience lui faisait l'effet d'une petite silhouette à la dérive, qui hurlerait au loin en agitant les bras, lointaine, si lointaine, et s'éloignant encore, de plus en plus imperceptible, puis totalement inaudible. Comme si une façade en carton avait basculé, lentement, vers l'arrière, découvrant le décor réel. La façade en carton c'était sa dignité, sa respectabilité, son sens du sérieux, son sang-froid. Le décor réel, c'était qu'il lui plaisait au-delà de tout ce qu'elle avait imaginé possible. Il n'y avait pas un millimètre de sa peau qui ne désirait son contact. (III, 271)

La déception sera d'autant plus cruelle que l'illusion est élémentaire.

Sans pour autant que le récit devienne allégorique au sens strict, tous les autres personnages principaux représentent des nœuds complexes de traits de caractère, d'insertion sociale et familiale. Ils circonscrivent de la sorte une vision auctoriale cohérente. Deux autres instances nous permettront de boucler notre ronde de nuit et de jour.

Bleach

Au centre se positionne la figure absente mais combien suggestive d'Alexandre Bleach, jeune noir dont tous reconnaissent la beauté et le charme. Il est un chanteur rock qui a connu un grand succès public et qui a gagné beaucoup d'argent. Il est mort d'une overdose dans un hôtel. Son auto-enregistrement est l'objet central du désir de la fiction. Son contenu, combiné avec les propos et réflexions de ceux qui l'ont fréquenté, brosse le portrait d'un homme tourmenté, créateur absolu, errant parmi ses idéaux et ses relations. Il a pu ainsi incarner sur fond de musique symbolique le brasier et les cendres d'une époque de véhémence libertaire.

Ce garçon avait toujours avancé un poignard invisible enfoncé dans la poitrine. Il avait beau rigoler au moindre prétexte, un truc était pété, dans le regard, une faille que rien n'empêcherait de s'approfondir. (I, 34)

La dépression du chanteur rejoint la misère d'une société dominée par les rivalités et les haines d'argent et de pouvoir. Dans le tome 2 nous avons droit à

un regard direct sur la boîte de Pandore. D'abord, Bleach s'explique dans une longue tirade sur l'euphorie des débuts, puis :

Et ce rêve qui était sacré a été transformé en usine à pisse. C'est l'histoire de Cendrillon : une pédale Fuzz^s avait transformé nos citrouilles en carrosse, et là minuit avait sonné. On retrouvait nos haillons. Plus rien ne nous appartenait. Nous devenions tous des clients. Le rock convenait à la langue officielle du capitalisme, celle de la publicité : slogan, plaisir, individualisme, un son qui t'impacte sans ton consentement. [...] On a tout perdu. Mais nous ne parlerons jamais à égalité avec ceux qui n'ont jamais fait l'expérience d'une vie en tout point conforme à leurs rêves. (II, 137)

C'est ensuite la lecture des *Damnés de la terre* de Franz Fanon qui élargit la brèche :

au bout de quelques pages j'ai senti s'ouvrir en moi un véritable abîme. Non seulement j'étais un putain de négro, on ne m'avait jamais laissé le choix d'être autre chose. Mais le pire c'était que j'avais prétendu que ce n'était pas grave. Cette violence inadmissible. En plein cœur de moi. J'avais regardé ailleurs. (II, 144)

Et la drogue fera le reste comme pour Amy Winehouse, comme pour tant d'autres. Quant à l'enregistrement, après le récit sur le sort de Satana, il se termine ainsi :

Je n'ai jamais raconté cette histoire à personne. J'ai peur. J'ai honte. Et je suis lucide : personne n'en aurait rien à foutre. Tu connais cette citation que se racontent les Juifs : « Ils ne nous pardonneront jamais le mal qu'ils nous ont fait » ? Les Juifs sont des putains d'optimistes. Ils ne peuvent pas s'empêcher de faire confiance à leur prochain. La vérité c'est qu'ils ne nous pardonneront jamais d'être encore en vie. Ils ne dormiront pas tranquilles tant qu'ils sauront que nous en tirons même quelque plaisir. (II, 160)

Vernon Subutex

Pourtant la dose d'affection et d'empathie la plus sensible revient sans aucun doute à Vernon Subutex lui-même, personnage éponyme. Vernon Subutex est une sorte de Gil Blas moderne, le picaro qui par maintes expériences et rencontres atteint une certaine forme de sagesse. Il hérite aussi du picaro traditionnel par son côté moins positif : sauver sa peau appelle parfois un comportement de trompeur, voire de voleur. Et s'il a des traits invitant à la convivialité, il est au fond un solitaire qui craint par-dessus tout de trop s'attacher – manière plus générale, on présume, de survivre dans la société actuelle. C'est un homme très physique, corporel, sensuel qui aime faire l'amour, mais qui est aussi adepte des beuveries et des drogues. Le patronyme de Subutex n'est pas

simplement pittoresque, c'est aussi un autre nom pour la buprénorphine, produit de substitution pour les opiacés. Donc si Vernon ne refuse pas un bon joint, la « bup » peut servir d'alternative à l'héroïne ou à l'opium.⁹ Et Vernon évoque selon l'auteure ce double de Vian, Vernon Sullivan, qui écrit des policiers ambigus.¹⁰ Il est le représentant d'une génération (les enfants de 68 maintenant retraités) qui se trouve dépassée par les évolutions sociales actuelles. Et pourtant Vernon possède aussi une grande force de récupération, même si l'assistance que lui donnent plus particulièrement Charles, Laurent (autre SDF), Mariana ou encore Marcia (qui s'occupe de lui après l'attentat) est essentielle. En outre, le passage chez la trop collante Sylvie permet de bien montrer son désir de liberté.

« *Non omnis moriar* » : cet exergue le définit tout au début du livre comme l'homme de toutes les catastrophes, mais capable de toujours ressusciter. L'auteure se joint à son héros, peut-on présumer, pour aspirer avec Horace à une parcelle d'éternité. La première section du livre relate son expulsion alors que le présent de l'indicatif (« Les fenêtres de l'immeuble d'en face sont déjà éclairées ») crée une sorte d'extra-temporalité fictionnelle qui confère au personnage un air quasi mythique. Les réflexions qui prolongent ce réveil et qui concernent la mort de plusieurs amis sont teintées de mélancolie. Une première rencontre dans la rue souligne un autre trait qui reviendra régulièrement : « À travers la vitre de son bus, elle lui fait un signe de la main, quelque chose comme allez ça va aller. La pitié, dénuée de mépris, qu'il lui inspire, accable Vernon plus puissamment que si elle l'avait traité de tous les noms. » (I, 47) Le refus d'être une victime et le besoin de conserver un fond de dignité le soutiendront pendant toute son odyssée.¹¹

Par la combinaison de ces traits de caractère il est le personnage tout indiqué pour accompagner sinon guider la biopsie sociale que l'auteure a programmée. Son portrait sera d'ailleurs complété, nuancé ou encore remis en question tout au long du récit. Le regard de la narratrice juxte le point de vue des personnages rencontrés. Lors du séjour chez Patrice : « Vernon n'était pas une flèche. Mais il avait du charme. Easy going, garçon facile à fréquenter. Trop peu de neurones en circulation pour se prendre la tête sur quoi que ce soit » (I, 301). Pourtant, si d'une part il s'implique dans les relations amoureuses ou amicales, s'il prend position à l'encontre d'une société aliénante, il a d'autre part tendance à prendre ses distances, à voguer ailleurs et *in fine* à s'absenter dans ses rêveries. « Mais il est ailleurs. Il voit la scène, il participe, mais il ne parvient pas à l'investir de sa présence réelle » (II, 126). Cette attitude de retrait s'approfondit vers la fin du cycle. Ainsi, la vie de groupe le met-elle à l'épreuve : il conduit la bande en proposant sa musique, mais il reste

en marge, ou plutôt dans les marges, comme pour mieux mettre en relief tout ce qui l'entoure.

Vernon a d'abord cru que le camp attirait énormément de gens bizarres. Progressivement il a compris que le monde était rempli de personnes aux croyances abracadabrantes dont on pourrait croire en les rencontrant qu'elles sont sensées. L'énigme de Vernon leur permet d'exprimer leur cocasserie. (III, 18)

En un sens, il ressemble à David Bowie dont les paroles constituent l'exergue du tome 3 : « *Look up here, I'm in heaven / I've got scars that can't be seen / I've got drama, can't be stolen / Everybody knows me now* ». ¹² Le grand écorché Subutex revient lui aussi en Lazare, fantôme et vérité (inconsciente). L'avenir fantastique (seule issue possible de la situation sociale actuelle ?) conclut l'épopée sur un ton d'outre-tombe :

À partir de 2186, Chahida, descendante d'Aïcha, appartenant à la lignée de Sélim, le diplomate, connu comme disciple du premier cercle, demanda la reconnaissance officielle, auprès de la gouvernance mondiale, du culte Subutex. ¹³ Cette reconnaissance fut refusée. Mais les textes commandant la persécution furent abrogés, en raison du grand intérêt que suscitent les portes ouvertes par les adeptes originaux. C'est ainsi que, contre toute attente, on continue de danser, dans le noir, sur une musique primitive dont le culte semble ne jamais vouloir s'éteindre, au crépuscule du troisième millénaire. (III, 399)

Convergences

Tout a commencé autrefois – dans notre présent donc – par l'expression d'un désir double : d'une part, le besoin de liberté où par exemple l'expulsé, tel un personnage de Beckett, transforme sa situation de rejet en une attitude de détachement ; d'autre part, la demande d'affection, de cohésion sociale, voire de chaleur humaine. Ce balancement *a priori* contradictoire n'est pas propre à Vernon, il concerne la plupart des personnages du roman. C'est ainsi que Despentès semble envisager un au-delà de la critique sociale et idéologique (souvent acerbe), un au-delà du nihilisme de façade. Aussi, dans le groupe qui se constitue autour de Vernon :

il se passait quelque chose qui relevait du presque tangible quand on passait du temps avec eux : un plaisir à être ensemble, qui relevait du mystère. Ils ne s'admiraient pas, ils ne se ressemblaient pas, ils n'avaient pas d'intérêt à se côtoyer, mais une fois rassemblés ils s'agençaient. (II, 189)



Fig. 1 : Portrait de Virginie Despentès par Jean-François Paga © JF PAGA

S'agencer, c'est-à-dire former un ensemble harmonieux, ce qui exprime le désir auctorial de retrouver une sorte d'unité à l'issue du chaos existentiel et social, unité esquissée dans la composition du récit et dans le patchwork mosaïqué des éléments stylistiques. Le rassemblement prôné ici (et relayé par la voix de la Hyène, *alter ego* de Despentès) prépare la série de convergences qui couronnent cette évolution somme toute prévisible. L'opposition entre inclus et exclus (*have* et *have-not*) qui domine la société (« la dèche éloigne les inclus », II, 199) est levée lors de cette expérience. Le verbe se met au présent comme pour fêter cet avènement. Une joie qui reflète sans doute le sentiment de cohésion lors des événements de 1968, qui se retrouve en un sens lors des grèves généralisées des transports publics, des rassemblements Place de la République, des lendemains d'attentats terroristes. La fiction se nourrit de la nostalgie évoquée par ces instants alternatifs et leur confère un air de mystère, d'« énigme » (III, 18) à l'aura semi-mythique. Xavier, scénariste en quête de sujets inspirants, avec son idéologie beauf et son petit cœur sentimental, en parle en ces termes : « Il y a une magie, dans les convergences, qui imprègne aussi leur vie en communauté. C'est un groupe très particulier d'individus qui n'ont rien à foutre ensemble, et qui instinctivement parviennent toujours à s'articuler. » (III, 144) Il y voit un avenir plus positif pour sa fille (« d'autres possibilités. Des interstices », *ibid.*). Cette idée d'interstices, de brèches, de portes entrebâillées revient d'ailleurs à plusieurs reprises dans le récit et notamment dans le final de la saga. Nous suivons l'expérience de Stéphanie, néophyte d'abord sceptique, entraînée par la musique lors d'une de ces réunions :

Alors elle avait vu – pas avec la netteté d'une hallucination induite par le LSD ou les champignons, mais quand même vu, sans pouvoir se dire j'ai rêvé parce que l'illusion avait duré assez longtemps pour qu'elle en prenne pleinement conscience – autour des corps des ondes floues, et elle percevait des cordes d'énergie se tendre et onduler d'une personne à l'autre. Elle est quelqu'un de rationnel. Elle ne s'attendait pas, hors drogue, à voir des rubans de couleur lier les gens entre eux. (III, 127)

Ce témoin choisi pour sa neutralité valorise, tels les héros des romantiques allemands (Hoffmann, Chamisso, Tieck, etc.), le fantastique, défini finalement comme ce qui pourrait être vrai.

Après les aventures rocambolesques et sentimentales, les scènes de roman noir qui occupent la plus grande partie du tome 3, reviendra la thématique des convergences afin d'ouvrir – d'entrouvrir – les portes d'un avenir purifié, virtuellement radieux.¹⁴ Se marque de la sorte dans l'œuvre de Virginie Despentès une forme d'implication sociale qui exprime la tendance à revenir

d'un individualisme dominant largement les décennies précédentes pour promouvoir une nouvelle sensibilité du collectif, orientée notamment vers la nature et tenant compte de la place de l'homme dans le contexte écologique. Ce ne sont pas seulement les relations entre les individus qui comptent, c'est aussi leur relation à l'espace, espace urbain certes, mais aussi univers de la nature qui tout en désaltérant la soif de liberté, suscite le sens de la responsabilité. Cette combinaison a priori improbable définit pourtant probablement une nouvelle forme contemporaine d'inclusion. Notons finalement que la série de romans a atteint un très large public et a pu stimuler une réflexion sur d'importants sujets contemporains grâce aux discours sociaux variés, aux situations diversifiées, aux personnages caractéristiques, aux points de vue nuancés, au style compositionnel et langagier pluriel. Si le message se veut nostalgique, voire mélancolique, il invite également à un communautarisme engagé et à une libération affective et partagée. S'y ajoute ou plutôt s'y entremêle un rythme d'allure musicale qui combine des éléments de la chanson façon Renaud, du rock à la Johnny Hallyday, et du *metal* type Motörhead avec du rap français. Cette dimension d'une réelle implication du public incite certainement à considérer un tel projet d'écriture comme une œuvre impliquée capable de « réparer le monde ».¹⁵

Notes

1. À comparer avec la vision de l'Histoire de Paul Celan dans *Der Meridian*.
2. Virginie Despentes, *Vernon Subutex*, 3 t., Paris, Grasset, 2015-2017, réédition en livre de poche. La chaîne Canal+ a tiré une série télé de la première partie du roman avec Romain Duris dans le rôle de Vernon ; les neuf épisodes de 30 minutes ont été diffusés en avril 2019 (disponible sur DVD).
3. Voir sur YouTube : [Virginie Despentes - Vernon Subutex Volume 1](#) et [Rencontre avec Virginie Despentes - 38ème édition du Livre sur la place](#).
4. Qui ressemble assez au Charles de *L'Equipée malaise* de Jean Echenoz.
5. Aïcha est le prénom de la troisième épouse du prophète Mohamed, sa préférée.
6. Au début des tomes 2 et 3, l'auteure donne un index des personnages principaux ce qui indique aussi que la composition en sections généralement indépendantes risque de faire errer le lecteur.
7. Sur le style de Despentes dans ce triptyque, il y aurait une lecture précise à faire ; notons simplement qu'elle emploie une écriture plutôt réaliste mais qui a tendance à devenir poétique dans certaines descriptions. Les rares images sont souvent ludiques. Quant au vocabulaire, il sert à caractériser les personnages, leur gouaille, leur vulgarité ou encore leur préciosité. Le degré oral, voire familier est très élevé, mais l'auteure veille à conserver la lisibilité de son texte : elle fait plutôt du Zola que du Céline, quoique le rythme demeure essentiel pour elle.
8. Dispositif de saturation et de coloration pour guitare.

9. Pourtant il convient de nuancer : le subutex fonctionne également en tant que drogue, indépendamment de son rôle thérapeutique.
10. Interview de Virginie Despentes, [France Inter](#), 9 juin 2015.
11. Il serait intéressant de comparer systématiquement les aventures d'Ulysse – le *polytropos* – avec celles de Vernon (épisodes amoureux, dangers surmontés, inventivité, etc.).
12. David Bowie, *Lazarus*, mot-clé 'FREE' ; la résurrection lazaréenne aboutit à l'écriture.
13. Le prénom Chahida signifie « témoin de la vérité ».
14. La convergence est définie entre autres comme l'« action d'aboutir au même résultat, de tendre vers un but commun » (Grand Robert). Serait-il déplacé d'y entendre aussi un concours des sexes ?
15. Gefen 2017 ; voir aussi le compte rendu de Jean-François Vernay (2018) ; Gefen ne mentionne Despentes qu'une seule fois comme exemple de traumatismes personnels (90).

Ouvrages cités

- « Virginie Despentes : 'il faut arrêter un livre quand on l'aime pas'. » Interview avec Virginie Despentes par Patrick Cohen, [France Inter](#), 9 juin 2015.
- Pierre Bergounioux, *Rendre la parole, Les Larrons de William Faulkner*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2017.
- David Bowie, *Lazarus*, www.youtube.com, 7 janvier 2016.
- Virginie Despentes, *Vernon Subutex*, 3 t., Paris, Grasset, 2015-2017.
- Alexandre Gefen, *Réparer le monde. La Littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, Corti, 2017.
- Le Livre sur la place, « Rencontre avec Virginie Despentes », www.youtube.com, 19 septembre 2016.
- Librairie Mollat, « Virginie Despentes - *Vernon Subutex* Volume 1 », www.youtube.com, 17 mars 2015.
- Jean-François Vernay, « LE SOUCI DE SOI ET DES AUTRES », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, 12 (1), 2018, 139-142.